Dan Culcer*

LA CENSURE EN ROUMANIE : MODE DE VIE OU MODE D'EMPLOI

La profession de journaliste avant décembre 1990

« Plus d'un, comme moi sans doute, écrivent pour n'avoir plus de visage. Ne me demandez pas de rester le même : c'est une morale d'état civil ; elle régit nos papiers. Qu'elle nous laisse libres quand il s'agit d'écrire. »

Michel Foucault

Fragments de journal (1er octobre 1984-30 avril 1990)

Lundi, 1er octobre 1984

Je dois chercher les réglementations de la poste des années 50, afin de savoir si le contrôle de la correspondance et des conversations téléphoniques a été légiféré, quelles en étaient les motivations officielles, et si le contrôle était pratiqué d'une manière réellement professionnelle ou s'il a été improvisé, en fonction de l'inventivité du fonctionnaire.

Est-ce qu'à l'occasion d'un soulèvement passé, on a pris en considération le démantèlement du centre d'écoute téléphonique ? (voir les études sur 1956 en Hongrie).

Ou, est-ce que, au contraire, les révolutionnaires ont pris le contrôle du centre pour en changer la cible ?

Comment se fait-il que personne ne s'interroge sur la fonction répressive de ces institutions ? La police les surveille-t-elle de très près, bénéficient-elles d'une certaine autonomie ? La douane, la poste, comme la censure sont à notre époque des instruments du pouvoir. Elles l'étaient sans doute autrefois, mais leurs agissements ressemblaient plutôt à un jeu, dont les règles étaient acceptées par tout le monde.

Comment expliquer autrement qu'un simple changement de titre de la revue « Viata Românească », *lui permettait de passer par la douane en Transylvanie, et d'enfreindre l'interdiction décrétée, avant 1918, par les officiels de la monarchie austro-hongroise ? Sous sa nouvelle couverture rose, devenu* « Le printemps », *sous la direction de I. Sălăjan, cette revue militante du populisme roumain, fondée par Constantin Stere, influença profondément l'esprit de l'intelligentsia roumaine de Transylvanie. J'ai retrouvé des exemplaires maquillés dans la bibliothèque privée de l'archiprêtre uniate Elie Dăianu, de Cluj.*

Les réglementations de la censure devraient être comparées en fonction des époques et des pays. Pour la revue « Vatra », *je commence une étude sur l'interdiction des livres dans les années 50, dont le titre sera* « L'interdiction des livres dans les utopies en cours de réalisation » *ou* « Les listes des ouvrages proscrits ». *Comme point de départ je prendrai les listes publiées par le ministère de l'Information en 1948, intitulées « Livres interdits ». Elles contiennent 8 000 titres dont la plupart sont sans doute celles des périodiques et des livres de propagande ou d'obédience nazie et fasciste. Mais on trouve de nombreux ouvrages faisant référence à l'histoire moderne de la Roumanie, à la Bessarabie, à la Transylvanie, traitant de questions de contentieux frontalier avec la Russie ou la Hongrie. L'épuration des bibliothèques roumaines, sous prétexte de la lutte contre les séquelles du fascisme, est en fait le moyen d'expurger l'histoire de toutes les questions qui dérangent l'occupant.*

Paradoxalement, l'introduction de l'ouvrage ne stipule pas la destruction totale de ces publications mais le maintien en dépôt d'un exemplaire qui sera accessible seulement aux esprits avisés et idéologiquement sains.

Les listes et les brochures d'interdiction ont conduit au retrait de la circulation publique des livres d'auteurs devenus indésirables à leurs tours : en l'occurrence les pamphlets, les romans, les discours et les résolutions contre Tito ainsi que les opuscules de Lîsenko, Staline, Beria, Khrouchtchev, Pătrăscanu, tous les anciens grands et petits « démons » interdits, après la chute.

Rencontre, aujourd'hui avec Rostas Zoltan, ancien rédacteur de la revue estudiantine Echinox, *intellectuel original et intelligent, Hongrois d'origine, sociologue de formation, dont la destinée l'a fait échouer dans la rédaction de la télévision roumaine. Il me propose quelques livres hongrois de sociologie. Je note les titres : Hankis Elemér,* Társadalmi csapdák *(Pièges sociaux) et* Diagnózisok *(Diagnoses), publiés par les Éditions Magvetö de Budapest. Il me parle aussi de l'étude intitulée* Az értelmiség utja az osztályhatalomhoz *(Le chemin de l'intelligentsia vers le pouvoir de classe) écrit en collaboration avec Szelényi Ivan et Konrád György, publié à Münich.*

Une édition française de cette étude est consultable à la Bibliothèque de l'Académie du parti, à Bucarest. Il semble que cette institution, dont le but est la formation de la nomenklatura, *soit devenue une sorte de ghetto de l'idéologie non conformiste. Cette réorientation s'est produite sous la direction et même, peut-être, à l'initiative de l'ancien haut fonctionnaire du parti, d'origine juive, Leonte Răutu, qui a perdu certaines de ses prérogatives à la suite de la politique de roumanisation pratiquée par Ceausescu. La récente disgrâce de Răutu est probablement due à sa tentative de miner de l'intérieur l'unité idéologique, avec les outils de l'information et de la critique.*

Rostas m'a raconté qu'en Pologne, au niveau de la direction du parti, une opposition violente s'est manifestée : des enseignants de l'Institut Supérieur du parti ont proposé d'établir des liens horizontaux entre les organisations du parti. Il s'agissait de la contestation du centralisme démocratique. Or, cela signifiait une véritable révolution organisationnelle que le parti se refusait à accepter.

Je lis une interview d'un psycho-sociologue polonais, publié dans l'hebdomadaire budapestois Élet és irodalom, *publication de l'intelligentsia russophile. Un constat « banal » : l'infantilisation sociale à laquelle nous sommes soumis. L'auteur considère l'infantilisation comme une des causes majeures de la crise polonaise; pour les Polonais les coupables sont « EUX ». Chez nous, le paternalisme, avec ses accents tragi-comiques, nous interdit ce pluriel du transfert de responsabilité. Le coupable est « LUI » et seulement « LUI » (éventuellement « ELLE »). Malheureusement cette relation est plutôt un symptôme du mal social et non l'explication,* causa causorum *de la crise sociale.*

Mardi, 2 octobre 1984

Longue conversation avec l'historiographe Grigore Ploesteanu, sur la terrasse de l'hôtel Grand. Journée ensoleillée d'un automne prolongé. A trois heures de l'après-midi je dois aller réclamer le certificat médical de Maria. Je m'engage dans une vive discussion avec Gr. P. qui attire mon attention sur mes soit-disant fautes. Il m'assure que Madame B. avait de la sympathie pour moi et qu'elle pouvait m'aider pour obtenir ma nomination au poste de secrétaire de rédaction. Mais mon comportement non-conformiste l'avait déçue. Je lui dis que je m'en fichais. A la fin je lui parle sur un ton probablement pathétique de l'échec qui nous guette, et de la grande occasion que nous sommes en train de manquer pour nous sortir de la m...

Je pense que ces réflexions me viennent à l'esprit, à la vue d'une photo de 1970, où je me trouve à côté de mon ami et collègue, Romulus Guga. A la hauteur du cœur chacun de nous tenait un réveil récemment réparé par l'horloger du coin. Les aiguilles indiquaient des temps différents. Cette photo a dû agir sur mon inconscient; elle a rallumé en moi un mécontentement, une exaspération latente. Feu mon ami donnait à l'époque l'impression qu'il disposait de tout son temps. S'il avait su que la mort le guettait de si près (voilà, une année passée déjà), aurait-il accepté

tant de concessions et d'accommodements ? Aurait-il fait tant de vilenies, jamais « nécessaires » contrairement à ce qu'il disait ?

Mon entourage, ma mère, ainsi que ce M.G. me poussent à calculer mes risques ; ils veulent m'empêcher d'agir « contre moi-même ». Je n'ignore pas la stratégie sociale mais je sais qu'il y a des limites à l'accommodement. Que diantre, serions-nous condamnés à survivre n'importe comment ?

Nous sommes tous les deux, Maria et moi, fatigués. J'ai ressenti le besoin de la prendre dans mes bras, de m'accrocher à elle comme à une bouée de sauvetage. Je l'appelle. Elle arrive.

Dimanche, 7 octobre 1984

Nous allons, tous ensemble, au cimetière, auprès du tombeau de mes parents. Notre cadet, Matei Alexandre, se porte bien ; il est tranquille comme d'habitude. Automne chaud, ciel légèrement embrumé. Le bouleau que j'ai planté au pied de la tombe de mon père a maintenant la hauteur d'un homme. Les fleurs sont fanées, des herbes folles ont envahi les tombes.

Avant-hier, vendredi après-midi, nous sommes partis, Moraru, Éltetö, Băciut et moi pour rencontrer nos « lecteurs ». Lieu : *l'entreprise agricole d'État de Batos, où la cueillette de pommes bat son plein. Le travail est fait par quelques milliers d'élèves, qui remplacent les travailleurs saisonniers, amenés au travail forcé sous prétexte d'effectuer un stage en entreprise. On dîne là, avec les surveillants qui nous proposent un vin excellent. E.J., ancien directeur du Théâtre d'État de marionnettes (appellation qui est un prétexte perpétuel pour des jeux de mot), me donne un renseignement intéressant : — le Parlement européen a voté une motion de protestation contre la politique de la Roumanie envers les minorités — surtout les Hongrois. Des écoles autrefois hongroises ont été roumanisées, des régions habitées par une majorité hongroise ont été infiltrées par des ouvriers roumains, sous prétexte du manque de main d'œuvre.*

L'homogénéisation de la nation socialiste a provoqué des réactions de rejet de plus en plus violentes de la part des Hongrois de Transylvanie. Pour nier ou réduire l'importance de cette population, le gouvernement a tronqué les statistiques qui pourraient indiquer une nette baisse du nombre de la minorité hongroise, ces dernières années, sans que cette baisse corresponde à une immigration en masse ou à une mortalité accrue. « Les autorités roumaines se disqualifient elles-mêmes », *dit mon ami. Ils ne s'aperçoivent même pas que la falsification des statistiques, afin de réduire le nombre de Hongrois de Transylvanie, offre par un effet pervers des arguments à ceux qui les accusent d'organiser un ethnocide.*

La radio Europe Libre *lance un concours organisé par la section « jeunes » de la station pour la création de courts récits et de pièces de théâtre en un acte. Les textes primés seront édités en français à Paris. Cette initiative sera un test qui me permettra d'évaluer le rapport entre l'orgueil, le talent et la peur chez les jeunes auteurs roumains. Seront-ils capables d'assumer les risques ?*

Le premier texte lu à la radio est malheureusement médiocre, il manque d'idées. Ceux qui en possèdent n'ont pas le courage de les exprimer. La moralité et l'authenticité ne vont pas forcément de pair avec la prégnance épique et idéologique.

Pour mon dossier d'histoire de la polémique, j'enregistre sur cassette le texte de Dorin Tudoran, « Frig sau Frică » *(Froid ou Peur), diffusé par la radio* Europe Libre. *Il a été publié en français dans la revue* l'Alternative *(1984) et sera imprimé en roumain dans la revue* Ethos, *éditée par Ion Cusa à Paris. Deux des exemples cités par Dorin Tudoran contre la lâcheté anhistorique de l'intellectuel roumain méritent d'être soulignés : le premier concerne les intellectuels et les insurgés, tués dans les prisons et sur le chantier du Canal; le deuxième se rapporte aux auteurs des pamphlets antidynastiques et antifascistes de chez nous. Toutefois, dans le deuxième cas, Dorin Tudoran oublie que la liberté de la presse, avant 1940, rendait possible une contestation verbale virulente. Après 1947, Tudor Arghezi, qui avait eu le courage de critiquer Manfred von Killinger, le représentant du Troisième Reich à Bucarest, a dû se taire devant les communistes. Après 1948, la répression sans pitié des opposants, la censure difficilement contournable et le monopole du parti sur la presse ont réduit la liberté d'expression au plus bas.*

Dans le pays, le talent de Dorin Tudoran a été accueilli avec sympathie mais aussi avec une certaine réserve. Depuis qu'il est question qu'il prenne le chemin de l'exil, outre le fait que son nom soit pratiquement interdit, toute discussion critique à son sujet est devenue indécente, car elle ferait le jeu des détracteurs. Pourtant la vérité, ma vérité, c'est qu'il n'appartient pas au sommet de la poésie. Il faut plutôt voir du côté de Mircea Ciobanu, Liviu Ion Stoiciu, Mihai Ursachi, Emil Brumaru, Leonid Dimov, Mircea Ivănescu, Vasile Vlad, Gavril Sedran, Angela Marinescu, Daniel Turcea ou Virgil Mazilescu. Mais personne ne les a poussé vers la dissidence. Tudoran s'est entêté à dévoiler un plagiat que le parti voulait dissimuler, l'auteur, Ion Gheorghe, ayant par ailleurs des amis bien placés. Ainsi que pour Mikhael Kolhaas, à partir du vol de ses chevaux, Dorin Tudoran embrase l'atmosphère littéraire, toute proportion gardée, et finira en exil. Ses collègues qui étaient au courant de l'affaire n'ont pas eu la volonté ou le courage de se solidariser avec Tudoran. Hier, à la rédaction, je disais qu'il faudrait lui demander de collaborer avant son départ. Quand il a envoyé ses notes sur le plagiat de Ion Gheorghe, j'en ai proposé la publication. Mais feu Guga a demandé la permission par voie hiérarchique et, bien sûr, elle lui a été refusée. Il faut souligner que Guga a été parmi les derniers, sinon le dernier rédacteur en chef qui a cédé devant la pression de la nouvelle censure, préalablement instituée par le Comité Central du parti et ses acolytes, ces derniers étant les « lecteurs » du service publication auprès du Conseil de la Culture et de l'Éducation Socialiste.

Mercredi, 10 octobre 1984

De retour de Bucarest, Cornel Moraru, notre rédacteur en chef, nous apporte des nouvelles. Parmi les articles mis en page dans le n° 10, celui de N. Steinhardt, à propos de H. Stahl, écrit à ma demande, sera « ajourné » : le sujet est jugé inopportun, on verra plus tard. Comme d'habitude les formules sont ambiguës. L'article de Steinhardt était un commentaire concernant un livre qui a provoqué un scandale par la tonalité polémique de l'auteur, un sociologue confronté avec l'œuvre de « philosophie ethnocentrique » de Lucian Blaga. Entre les deux, il y a eu toujours une évidente

discordance méthodologique : Stahl était l'adepte du positivisme et de l'enquête sur le terrain, Blaga l'adepte de la spéculation philosophique et de la métaphore.

Autre texte ajourné, l'entretien avec le poète Florin Mugur, réalisé par N. Băciut. Ce dialogue évoquait la lâcheté de l'intellectuel roumain et le soit-disant engagement sincère des « communistes » de l'époque DOGMATIQUE I. *Mais le sujet, délicat en soi, ne convenait pas. On y a introduit une interview du directeur d'une entreprise agricole d'État, mais aussi des traductions. Le directeur nous a offert des pommes à prix réduit. Il faut toujours payer les services. Mais la surprise a été la demande « d'ajournement » de mes traductions du poète Jude Stéphan. Son nom a été écrit par erreur, en roumain, Stefan. L'absurde en action. Une erreur de composition, une coquille, provoque une roumanisation politique. Radu Constantinescu, le chef de la censure, demande du temps pour la vérification. Moraru me regardait avec suspicion et hésitait à téléphoner à Poiană, le censeur adjoint, pour lui expliquer le malentendu. J'essayais en vain de lui dire qu'il ne s'agissait pas d'un Roumain; j'avais peur de ne pas avoir affaire à un héros. Quand il est de surcroît intellectuel, le lâche peut être extrêmement dangereux... Expectative ! (...) Je n'ai rien à perdre. Plutôt à gagner ma liberté d'opinion et d'action, auxquelles je tiens par-dessus tout. Je ne veux pas renoncer. Je ne veux pas vieillir prématurément, comme ces messieurs qui ont peur pour leur peau et se vendent pour un os maintenant et pour une gloire posthume, après.*

J'ai la conviction que Maria me soutient, bien que nous ayons quatre enfants à élever. Le texte, en exergue, du poème publié dans la revue parisienne « LIMITE » *(Limites), disait : —* « Des bâillons, les enfants, que le temps nous les mettent dans la bouche ! ». *J'ai envie de hurler. Matei grandit, balbutie, sourit nous ayant auprès de lui. C'est un gamin tranquille, il s'amuse seul. Patient, il pleure rarement de faim ou pour qu'on lui change ses couches. Que j'écrive des biographies et autobiographies fictives des possibles Jeronimes Anonymes[1], mes alter ego.*

Jeudi, 17 octobre 1984

Samedi, je suis parti en catastrophe, vers Baia-Mare, alerté par l'état de santé de mon oncle Gheorghe qui, d'après V.T., refuse de s'alimenter depuis quelques jours, et perd très vite du poids. Il dit qu'il ne peut plus dormir. Je profite d'un pèlerinage organisé par la radio Tîrgu Mures *pour me rendre à Moïsei, au Maramures, à la commémoration de l'exécution de soldats roumains, ayant déserté l'armée hongroise d'occupation en 1945. Présentés comme martyrs antifascistes et même, vers 1950, comme partisans pro-soviétiques, ils ont été massacrés, avant la retraite des Hongrois. Les déclarations d'un survivant, oublié depuis longtemps, ainsi que celles des familles, reconstituent l'épisode.*

Notre revue, VATRA, a publié un texte qui démystifie la légende des combattants antifascistes et des partisans. Mais, sans le vouloir, le numéro contribue à la formation d'une autre mythologie, nationaliste cette fois-ci, même si les auteurs évitent toutefois de faire allusion aux Hongrois et évoquent souvent les hortystes, donc les « fascistes ». Je ne veux pas participer à cette

mascarade, occasion pour les patriotes de profession de faire ripaille et se taper la poitrine en parfaits opportunistes.

Je descends donc, avant Moïsei, et je prends l'autobus pour Viseu, d'où, après avoir acheté un bocal de marmelade de prunes et quelques biscuits (les seuls produits mangeables dans un magasin plein de conserves de légumes périmés depuis longtemps), je pars pour la station du Viseul de Jos. Je contacte par téléphone V.T., pour lui dire que je serai là, dimanche matin. J'arrive à Sighet, où je suis accueilli par un ami de V.T. Il m'annonce que mon oncle a été interné pour maladie mentale, sans que la famille ne soit consultée. Le diagnostic du médecin, appelé à son chevet par les voisins, se résume ainsi : artériosclérose et syndrome démentiel dépressif en évolution. L'ami de V.T., le professeur C., a eu l'amabilité d'amener mon vieil oncle de retour à Baia-Mare. Il m'apporte un sandwich, les restaurants étant fermés déjà à 10 h 45, sous prétexte que les bagarres sont trop fréquentes après 23 heures. Je vois des HLM récemment construites, non habitées. Les villageois, qui travaillent à la ville, préfèrent résider à la campagne où ils peuvent malgré tout s'approvisionner, alors qu'en ville les magasins sont presque toujours vides.

Je dors complètement habillé, à cause du froid, dans une chambre d'hôtel à deux lits. Je me fais réveiller à quatre heures du matin, afin d'attraper un hypothétique autobus qui devait passer à cinq heures, mais qui s'avère être une fiction, car il ne circule plus depuis longtemps. Je pars quand même avec un bus, vers 5 h 30, jusqu'à Baia-Sprie : transport organisé, au noir, par un entrepreneur local courageux. Pour nous réchauffer, dans le bus gelé, nous nous attroupons comme des moutons. On cause. Un costaud ivre, connu de tous, monte dans le bus et se vante de son père, policier avant la guerre. Il fume sans gêne, crache par terre, rit bruyamment et lance des jurons aux voyageurs. Sous la menace de le faire descendre en plein milieu de la forêt, le chauffeur réussit à le faire taire. Nous sommes satisfaits.

Le 31 décembre 1984

J'ai adressé depuis quelque temps une requête auprès du ministère de l'Intérieur. Je pense gagner la bataille pour reprendre mes livres retenus à la douane. Ce sont des bouquins envoyés par les écrivains roumains Stefan Baciu d'Honolulu et L.M. Arcade, alias Leonid Mămăligă de Paris. Il faut invoquer la légalité, mon droit à l'information et contester la saisie par la douane, qui est totalement illégale. Je compte sur l'effet de surprise.

J'envoie une autre requête auprès du directeur de la Radio Télévision roumaine pour réclamer le paiement intégral des honoraires qui me sont dus pour mon programme de commentaire critique Orpheon, *présenté pendant toute l'année 1984 sur les ondes de la radio locale. Il s'agit d'un autre abus de la Chancellerie du Reich. Sans valeur légale, ces ordres modifient la législation des droits d'auteurs. Madame Elena, très préoccupée de faire valoir l'équité sociale, a ordonné la cessation du paiement des piges de tous les journalistes. Un simple télex, envoyé par la Chancellerie, réfute donc le caractère créateur de la critique littéraire et la transforme en obligation professionnelle des*

journalistes. Tout cela à cause de quelques boss *de Bucarest, Eugen Florescu, Dinu Săraru, Eugen Barbu, Adrian Păunescu, qui ont encaissé des sommes importantes pour des piges réalisées sur la base du troc entre eux.*

4 janvier 1985

Étudiant la diminution du taux de suicides en temps de guerre, Aldous Huxley avait noté une explication parmi d'autres : l'ensemble de la nation se trouve dans une phase critique, l'existence prend toute sa signification et la vie a sa raison d'être. En ces moments, les buts de la collectivité deviennent plus clairs. Les devoirs sont simples et explicites : l'incertitude et le caractère vague des idéaux des temps de paix sont remplacés par l'idéal du temps de la guerre : la victoire à tout prix.

L'avènement d'un personnage historique, du « sauveur » de la patrie, du Führer, c'est un signe de l'incapacité de la nation à résoudre, par des actions politiques rationnelles, les problèmes auxquels elle est confrontée.

Les débuts du nationalisme moderne en Hongrie, ainsi que ceux des Roumains, datent d'environ 1780. En 1843, à l'occasion d'une séance du sénat à Budapest, le sénateur Jozef Nador a déclaré qu'en Hongrie — « il n'y a pas d'illyres, ni d'autre nation que celle hongroise ». *En 1847, Kossuth Lajos, principal leader des quarante-huitards hongrois, avait déclaré, s'adressant avec véhémence à un député croate —* « sous le signe de la Sainte Couronne hongroise aucune autre nation ne sera acceptée, hormis celle hongroise, malgré le fait que nous reconnaissons l'existence entre nos frontières de gens qui parlent d'autres langues et appartiennent à d'autres races ».

Pour moi, il est clair que le concept de nation unitaire était et sera toujours la cause de la discorde. Chez nous on essaie actuellement d'obtenir la cohésion à partir du concept de « nation socialiste unitaire », comme autrefois les communistes parlaient d'un « peuple soviétique »; les deux concepts idéologiques manquent de contenu réel et n'arriveront pas à escamoter les différences historiques, ethniques et culturelles.

(Notes du 15 avril 1974, retrouvées dans un carnet abandonné)

Une interview avec Jean-Paul Sartre, à l'occasion de la campagne pour les élections présidentielles en France, en rapport avec la dite « union de la gauche » : « On ne peut jamais arriver à agir vraiment étant en même temps pour et contre un mouvement qui domine historiquement. On l'a vu pendant l'occupation, certains camarades ont voulu entrer dans le mouvement du Maréchal pour l'orienter vers la gauche. Eh bien, il est arrivé qu'ils "pétainisaient" par la force des choses. Car tu es obligé de faire une opposition qui ne dit pas son nom, qui prétend être d'accord avec le mouvement principal, quand en fait elle est contre. C'est une

blague. Il n'y a pas qu'une politique : ne pas lutter ensemble, lutter contre. Je vois la possibilité de lutter contre la droite, contre l'ancienne gauche, la fausse gauche, mais ceci, sans doute, sans accepter d'être avec eux pour les élections. »

Entrer au parti communiste fut pour certains intellectuels roumains accepter des pseudo-raisonnements politiques, aussi bien en 1944-1945 qu'en 1968, si toutefois ce n'était pas un acte de pur opportunisme. Il est vrai qu'en Roumanie faire de la politique n'était envisageable qu'à l'intérieur du parti, tout acte politique extérieur étant considéré comme contredisant le code pénal. Le cas de Pîrvulescu, vieil illégaliste qui a osé contester Ceausescu en public, prouve définitivement que l'opposition ou seulement la divergence d'opinions sont exclues à l'intérieur d'un organisme politique géré par des rapports de vassalité, de dépendance, où la cooptation permanente est la seule façon d'entrer et où les élections apparaissent comme des mascarades.

5 janvier 1985

En Roumanie, il n'y a en réalité aucun véritable appel. C'est le problème de l'abus perpétuel du pouvoir. Les personnes ont recours à l'arbitraire et à la subjectivité, à la peur et à la démagogie, et s'expriment par des phrases objectives du genre : « on agit conformément aux indications ». La pression est impersonnelle, les sources sont non vérifiables, l'information est un privilège et la communication, un monopole.

6 janvier 1985

Coïncidences. Je reprend une note du Journal de Mircea Eliade (15 mars 1945) qu'il tenait à Paris et que nous avons publié dans le numéro 165 de cette année : « Je feuillette les livres de Londres. Je relie Cumaen Gates *de Jackson Wright, avec mes notes sur le labyrinthe. Je pensais à l'époque, en mai 1940, écrire un livre intitulé* Anthropocosmos. *J'ai rassemblé un important matériel, j'ai compris comment on devait poser la question pour que tous ces symboles, rituels, croyances liés au labyrinthe,* mandala, *à la fondation des cités, à l'orientation des créneaux et des fortifications, à la géographie infernale ayant les cavernes comme modèle homologue, etc. révèlent leurs significations profondes et leur solidarité de structure — mais j'ai presque rien écrit. »*

J'ai intitulé cette note Coïncidences. *Quand je pense à quelque chose avec une forte concentration, il m'arrive de découvrir, en prenant un livre au hasard, la référence qui me manquait, le texte dont j'ai besoin, l'idée qui structure l'ensemble, chez un auteur qui n'appartient pas nécessairement à la série. Les analogies qui sont à la base de ma communication présentée en 1984, à Cerisy-la-Salle, partent de l'existence d'un anthropo-centrisme inévitable, qui marque notre vision de l'ensemble. Le problème de la symétrie et de l'asymétrie du corps humain intéresse non seulement l'esthétique mais aussi l'idéologique. Le terrorisme intrinsèque à l'utopie dérive de son*

caractère symétrique, de sa finitude. Son caractère toujours inachevé le rend pourtant vivable. La mort est symétrique et entropique. La prison est symétrique, la liberté est asymétrique. Un élément asymétrique, l'HOMME, est placé au centre de la symétrie du labyrinthe. La symétrie de l'homme est apparente, celle de la prison est réelle.

10 janvier 1985

Sur l'ensemble de l'Europe s'installe un hiver rude. A Torun, en Pologne, débutait le premier procès publique où les accusés sont des officiers de la police politique. Ils ont tué le prêtre Popielusko qui prêchait la révolte dans les églises. Autrefois l'excès de zèle de la police politique valait un avancement. Aujourd'hui, c'est différent. Même lentement, mais pas chez nous, les temps changent. « Tout despote peut forcer ses esclaves à chanter des hymnes à la liberté » *(un écrivain argentin).*

Aujourd'hui, en regardant mon fils Matei, j'ai eu envie de pleurer. Nous étions tous les deux dans une obscurité rougeâtre, le soleil hivernal lançait ses dernières lueurs. Mon garçon, si fragile, entrait dans la porcherie de ce monde sans pouvoir se retirer, sans qu'on lui pose la question de savoir s'il était d'accord. Il est là au nom de notre envie d'auto-reproduction.

Je voudrais écrire des études sociologiques sérieuses mais je ne dispose pas de documents, je ne peux pas organiser une enquête faute de moyens élémentaires de reproduction de textes et faute d'un cadre institutionnel qui me permette d'obtenir le droit de diffuser mes questionnaires. La Securitate *s'intéresse à une banale rencontre publique entre écrivains et lecteurs. Notre secrétaire m'a confié un matin qu'elle en a marre de copier, à partir de bandes magnétiques, nos interventions pendant ces réunions. Il paraît que la* Securitate *est en manque de dactylographes.*

Dans ces conditions, je peux exprimer seulement des opinions, sans avoir la certitude que je ne déforme pas la réalité. Et si mon mécontentement demeurait plutôt isolé ? Est-ce qu'en réalité les gens veulent changer la vie, ou survivre ?

15 février 1985

Chez nous le nationalisme prend l'aspect du fascisme hypocrite, dissimulé sous le verbiage socialisant des institutions pseudo-démocratiques, machines de vote, d'acclamation et de consensus en quête de légitimité.

16 février 1985

J'apprends que le programme de la télévision a été réduit à deux heures par jour. Économie d'énergie ! Depuis six mois j'ai renoncé à mon abonnement. Le néant, l'absurdité, le ridicule seront présentés en raccourcis deux heures par jour, dont seulement dix minutes en couleur. Économie de pellicule !

La lumière s'éteint encore une fois sans crier gare. J'écris à la lumière d'une bougie. Les enfants se sont couchés, ils toussent dans leur sommeil, enrhumés. A l'intérieur 13 °C. Dehors – 20 °C.

18 février 1985

Le censeur Velescu décide de supprimer l'étude de Ion Petru Culianu, professeur d'histoire des religions à Groeningen, parce qu'il a participé à une table ronde retransmise par la radio Europe Libre.

Mon étude sur les livres interdits est « ajournée ». On me demande le texte intégral.

Janvier-avril 1990

La presse roumaine cultive le ton violent, à la limite du pamphlet ou de la calomnie. Ce sont les journaux de droite qui reprennent la tradition du matraquage. Des anciens de la nomenklatura, *poètes de cour reprennent leurs souffles, sûr de leur impunité. L'idéologie du national-socialisme de Ceausescu porte ses fruits. Ces journaux d'extrême-droite jouent sur la mentalité tribale, xénophobe, et construisent de toutes pièces l'image d'un nouveau bouc émissaire.*

Il y a une décennie, j'avais lancé autour d'un café, car c'était là que l'on faisait de la politique, la théorie de la grenade à magnésium, *métaphore pour une méthode classique de propagande. A l'aide de ce concept métaphorique on peut expliquer l'aveuglement des groupes sous l'impact de la propagande. Ainsi réactivé, l'intérêt des Roumains pour le problème de la Bessarabie risque d'occulter encore une fois nos problèmes réels et vulnérabilise notre société. Par un effet pervers, les Roumains luttent sur trois fronts : les réformes nécessaires pour instaurer la démocratie, les contentieux avec les Hongrois et les Russes. C'est une mauvaise stratégie ! La priorité absolue de la Roumanie est l'accès à la démocratie et le redressement économique qui ne sont pas possibles sans une construction institutionnelle et juridique.*

Un autre concept métaphorique, que j'appelle « la théorie du pull-over », *peut servir d'explication aux tensions réapparues entre les pays de l'Est et l'intérieur de l'URSS. Toute contestation de frontières est maintenant possible car le* « pull crocheté » *en 1919, après le démembrement de la monarchie bicéphale austro-hongroise, et* « reprise » *en 1945 puis à Helsinki, est en train de se déchirer. Le petit bout, que l'on tire, était l'unification de l'Allemagne. L'individualisme ethno-centrique provoquera un déchirement dont les conséquences sont imprévisibles. Chaque pays de l'Est essaie de se débrouiller pour son compte et de traiter, sur la base d'une souveraineté reconquise, avec les anciens et les futurs pouvoirs garants. Leurs gouvernements se trouvent seuls devant des complexes militaro-industriels, qui ne peuvent être défiés que par la coordination des stratégies. Pour le moment toute coordination supra-nationale est improbable à*

l'Est, la coordination obligatoire imposée par l'URSS a provoqué un effet de rejet. Mais les accords des années 20 et 30 ont échoué à cause du même ethno-centrisme borné et aveugle. Comment reconvertir la force du tribalisme, en rationalité politique, c'est la pierre de touche des gouvernements.

Malheureusement les tensions sont entretenues seulement pour des raisons électorales par les gouvernants et les corps politiques de l'opposition mais aussi par certains groupes socio-professionnels. La police politique et les élites technocratiques ne veulent pas abandonner leurs privilèges. Les conflits inter-ethniques de Transylvanie, par exemple, couvrent la lutte des élites roumaines pour garder leurs positions, conquises à l'époque de Ceausescu, contre les élites hongroises qui envisagent de reconquérir les privilèges des années 50.

La sortie de l'empire a lieu sous la forme d'une individuation ethno-centrique porteuse d'un potentiel explosif. La solution impériale qui refait surface dans des études comme celle signée par François Fejtö (Requiem pour un empire) *n'est pas à envisager. La tolérance et la modération de l'ancien empire étaient plutôt une utopie. Le projet fédératif de type yougoslave portait en lui son propre échec.*

Dan CULCER

NOTES

* L'auteur, qui réside en France depuis le 25 octobre 1987, est retourné en Roumanie en février et mars 1990, à l'occasion d'un voyage en tant que journaliste, au cours duquel il a pu récupérer quelques cahiers de son *journal*. Les quelques pages qu'il a reprises ici concernent la presse vue de l'intérieur par un journaliste secrétaire de rédaction. Après une interruption de plusieurs années, Dan Culcer a recommencé à lire la presse roumaine. Les extraits qu'il nous propose peuvent être lus comme le récit d'un désenchantement. Leur intérêt est moins dans la subjectivité des impressions que dans le désir d'impliquer des spécialistes de la communication dans le vécu d'une expérience qui n'est pas encore achevée.

1. Pseudonyme de l'auteur.